6e ANNÉE, N° 299. — JEUDI, 24 AVRIL 1851.

ON S'ABONNE:

A Constantinople, au Bureau du Journal à Galata.

Dans les Villes du Littoral, à l'Agence des Paquebots français.

A Malte, chez M. G. Muir, libraire.

A Marseille, chez Mme veuve Camoin et Cie.

A Londres, chez MM. James Cowie et Son, Foreign Newspaper Office, 7, St Ann's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Constantinople..... un an, 8 piastres.
6 mois, 4 »
Provinces et Etranger un an, 9 »
6 mois, 5 »

PRIX DES ANNONCES:

La ligne..... 5 piastres du G.-S.
Le journal paraît les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.
Les abonnements datent du 1er et du 16.

AVIS.

MM. les souscripteurs au Journal de Constantinople, dont l'abonnement est expiré, sont priés de le renouveler, s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans l'envoi de cette feuille.

MM. les abonnés de Galata et de Constantinople sont priés de faire connaître à l'Administration du Journal leur adresse exacte à Péra, afin que la distribution du Journal, lorsqu'elle tombe un jour de fête ou de dimanche, ne souffre aucun retard.

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 24 Avril.

FEZ-HANÉ.

Cette fabrique, l'une des plus importantes de l'Empire, fut fondée en 1832 par les soins du glorieux Sultan Mahmoud, à la suite de la décision qui fut promulguée à cette époque, et qui établit le *fez* pour coiffure nationale. Comme il s'agissait d'une industrie toute nouvelle et dont l'établissement devait coûter beaucoup avant d'marcher régulièrement et de donner les résultats que l'expérience seule finit par offrir en dédommagement de longs et coûteux sacrifices, le Sultan voulut fonder à Eyoub le *Fez-Hané* à ses propres frais. En conviant son peuple, nouveau dans la réforme, à une des bases importantes de tout Etat social, à la réforme industrielle, il lui apprenait à utiliser le talent industrieux inné dans la nation, il lui montrait par une exemple frappant ce que pouvait le persévérance qui soutenait son génie réformateur. Son digne successeur le Sultan Abdul-Medjid, marchant sur les traces de son auguste père, a bien senti tous les avantages que le pays retirerait du développement progressif de cette industrie. Comme nous l'avons déjà écrit dans un article précédent, rien n'a été épargné pour arriver au but proposé; la sollicitude impériale ne jamais cessé de seconder les efforts tentés pour relever les diverses branches de l'industrie indigène, en créer de nouvelles, et si des sacrifices, malheureusement très considérables, prodigués dans ce louable désir, n'ont point amené les résultats attendus, la persévérance, l'expérience acquise sont des garants certains d'un prochain succès. Hâtons-nous de le dire, l'établissement de Fez-Hané a répondu dignement et dès les premières années de sa fondation, aux espérances du Souverain, et nous devons rendre un haut témoignage à l'habileté et à l'activité du directeur des travaux qui, pendant dix-neuf ans, a consacré tous ses soins à mériter la confiance du Sultan Mahmoud et, après lui, celle que lui continue le Sultan régnant. Les faits que nous allons relater sont d'ailleurs assez significatifs tant par les résultats obtenus que par ceux prochainement attendus.

Dès la fondation de Fez-Hané, le commandement supérieur en fut déféré au directeur de l'Hôtel des Monnaies, de cette époque, et la direction, c'est-à-dire la surveillance de tous les travaux et le soin immédiat de faire prospérer la fabrique, fut donnée à M. Ovanès Convoumgian, sujet ottoman, qui devait tous les ans en présenter les comptes à son supérieur.

A cette époque, les fez de Tunis étaient les plus renommés et préférés à toutes les autres qualités de bonnets par la beauté, la finesse et la perfection de leur tissu, la vivacité et la solidité de leur couleur. On fit donc venir des fabricants de cette ville, afin de produire à Fez-Hané des bonnets de la même qualité. On commença à tricoter les fez à la main, comme cela se fesait et se fait encore dans les fabriques de Tunis. On vit néanmoins que les résultats étaient loin d'être satisfaisants, soit que par ignorance de meilleurs procédés, soit que par mauvaise volonté ou par jalousie de voir s'élever à Constantinople une industrie qui avait été, de temps immémorial, exclusive dans leur ville natale, les ouvriers Tunisiens voulussent entraver dès son début le travail de la fabrique impériale. On dut cependant supporter leurs tracasseries, jusqu'à ce qu'un certain nombre d'ouvriers intelligents du pays, activement secondés par le concours assidu du directeur des travaux, eussent appris les premiers éléments du métier qu'il s'agissait d'établir malgré toutes les peines causées par le mauvais vouloir des Tunisiens. Après neuf ans de tracasseries sans nombre, d'essais impartaits, de perte de temps et d'argent, on dut renvoyer à Tunis les ouvriers de cette ville employés à la fabrique.

M. Ovanès Convoumgian, pénétré de son devoir et stimulé par le désir que le Sultan ne cessait d'exprimer, réussit, par un perfectionnement graduel, à fabriquer des bonnets pareils à ceux de Tunis. Au bout de deux ans, Fez-Hané fut mis à même de fournir les bonnets nécessaires aux troupes impériales, et, la troisième année, par un accroissement, successif de fabrication, on put, avec la permission du Sultan, disposer de l'excédant des bonnets destinés aux troupes, et livrer à la consommation de la capitale une certaine quantité de fez. Malgré la réduction de 20 0/0 qu'on fit alors sur le prix des fez communs à celui des bonnets de Tunis, la fabrique retira un profit satisfaisant de ce nouveau débouché qu'on résolut d'alimenter.

A l'effet de pouvoir continuer à fournir au bazar les fez à meilleur marché que ceux de Tunis, et tenir aussi à la disposition du gouvernement impérial la quantité nécessaire à la coiffure de ses soldats, il fut décidé de pousser la fabrication au chiffre de 200,000 fez. Ce chiffre énorme demandait, seulement pour carder et filer la laine nécessaire, 300 personnes par jour; il fallait au moins 1700 femmes pour le tricotage. Aussi, afin d'éviter l'encombrement du personnel indispensable et pouvoir réduire graduellement le prix de revient des bonnets et être en mesure de vendre au bazar à des prix plus modérés, le directeur se consulta avec ses supérieurs et obtint du Sultan l'ordre de faire venir d'Europe les métiers nécessaires à la nouvelle extension des travaux. C'est ainsi qu'en 1838 les premières machines européennes furent introduites à Fez-Hané. Elles consistaient en 4 assortiments de cardes, à l'ancien système, composés chacun de 3 métiers pour ouvrir, nettoyer la laine, et la disposer en mèches; et 4 assortiments de filature, à 100 broches l'une, destinés à filer ces mèches. L'ignorance des ouvriers qui n'avaient jamais vu de semblables métiers dont ils n'auraient pu se servir, nécessita l'engagement, en qualité de directeur des machines, d'un français expert dans leur maniement: M. Bouillanne fut, en conséquence, appelé de France en cette qualité, et les directeurs de la fabrique s'accordent à rendre pleine justice à ses connaissances et à son zèle qui lui ont valu pendant tout le temps de son engagement l'approbation et l'estime des chefs de Fez-Hané. Le travail se trouva donc facilité par l'installation de ces métiers et acquit une célérité extraordinaire, tout en réduisant le personnel et en faisant gagner à la fabrique une économie relative, de sorte qu'en peu de temps, on put faire marcher avec 30 à 35 personnes les moiers nécessaires à la filature de la laine pour 300,000 bonnets par an, tandis que pour 200,000 bonnets, il aurait fallu, comme nous l'avons dit plus haut, 300 ouvriers.

Voilà les premières difficultés vaincues, non sans peine, non sans de vives attaques portées par la presse même, et dont le trait était trop direct pour que le directeur des travaux pût les laisser passer sans les relever. Le *Journal de Constantinople* apprécia et publia, il y a sept à huit ans, la réponse de M. Ovanès Convoumgian, après laquelle on ne peut plus revenir sur les calomnies avancées par les ennemis de la prospérité de toute industrie en Turquie; il est certain et il a été prouvé que depuis la fondation de Fez-Hané, tous les employés et ouvriers (hommes et femmes) entrent au service de la fabrique par l'effet seul de leur propre volonté, qu'ils y restent tant qu'ils veulent y travailler, s'en retirent sans le moindre empêchement, la moindre contrainte; car la volonté du souverain, le maître de l'établissement, a été toujours pour l'admission et le départ volontaires des ouvriers et selon leur grè. Cela est si vrai, qu'il y a grand nombre de gens qui désirerait être employés ou travailler à Fez-Hané, et qui, munis de recommandations de hauts personnages, venaient et viennent encore solliciter auprès du directeur qui se voit, bien à regret, obligé de refuser, surtout aujourd'hui, son adhésion aux demandes qui lui sont faites de toutes parts; car les machines ont permis d'augmenter annuellement le travail, sans rendre nécessaire l'accroissement du personnel.

Nous venons de retracer la première époque de l'établissement du Fez-Hané, l'amélioration introduite dans le système de cette industrie, l'emploi des premiers métiers substitués à la main de l'ouvrier. Il nous reste à parler de l'application graduelle des machines perfectionnées qui ont mis aujourd'hui, on peut le dire sans être taxé d'exagération, la fabrique impériale des bonnets au premier rang parmi les beaux établissemens industriels de la Turquie.

Dans notre prochain numéro, nous ferons connaître les progrès que le Fez-Hané a faits par l'introduction des machines dans sa fabrication, et nous constaterons les perfectionnements apportés dans toutes les branches dépendantes de la fabrique telle qu'elle est organisée actuellement, et dont nous avons eu l'occasion d'apprécier nous-même les résultats. Du reste, ces résultats sont à la haute connaissance de S. M. I.: mieux que personne, le gouvernement impérial pourra apprécier nos observations et les déductions que nous tirerons pour arriver au but que nous nous sommes proposé:

LE BIEN ET LE PROGRÈS DE L'EMPIRE OTTOMAN!

Le 4 de ce mois, nous avons publié, sur les immenses avantages qu'il y aurait pour la Turquie et le grand commerce du Danube à ouvrir un canal de Kustendjé à Tzernavoda, un excellent article d'un écrivain valaque, fort expert en ces graves et importantes matières. Cet article a été lu avec plaisir, avec intérêt, par tout le monde, et il est devenu naturellement le sujet d'observations diverses. Cela seul en fait l'éloge: on ne s'arrête qu'à ce qui a de la valeur. Néanmoins, comme l'auteur tient essentiellement à son idée, qu'il n'a adoptée qu'après l'avoir étudiée à fond en l'examinant par tous ses côtés, il croit devoir y revenir, non pas pour la rendre plus saisissante, plus persuasive, plus péremptoire, mais pour exposer la raison qui l'a déterminé à proposer sur cette voie plutôt un canal qu'un chemin de fer, question qui, en quelques jours, s'est débattue en plusieurs endroits et entre gens sérieux. On va voir que l'écrivain valaque n'est point embarrassé en ses déductions, et qu'il les expose nettement comme un homme sûr de son fait et qui connaît son métier. Nous croyons qu'après l'avoir lu, il n'y aura personne qui ne soit de son avis; c'est du moins notre pensée. Dans un troisième article, il expliquera, en réponse à une opinion qui s'est déjà montrée, pourquoi il demande que les travaux du canal de Kustendjé soient exécutés, s'ils doivent l'être, plutôt par une compagnie particulière que par le gouvernement impérial. La question est des plus importantes, et demande, à ce titre, une démonstration bien claire, que l'écrivain trouvera, sans nul doute, dans les grandes ressources de ses connaissances spéciales. C'est avec plaisir que nous ouvrons les colonnes de notre journal aux travaux sérieux des moldo-valques, qui se montrent par-là dignes de la sollicitude de S. M. I. le Sultan, et témoignent noblement qu'ils comprennent les vues d'avenir du gouvernement impérial; et qu'en sujets dévoués, ils se sont préparés par de fortes et solides études à mériter sa confiance dans les travaux qui ont pour but la gloire, la puissance et le bien-être de l'Empire.

DES VOIES DE COMMUNICATION.

L'Empire Ottoman possède les trois grandes routes, les seules qui mènent de l'Europe en Orient: les Dardanelles et le Bosphore, la ligne de Trébisonde à l'Euphrate, et Suez. Nous ne parlons ici que de la question d'Orient? Le libre passage et la liberté du commerce, c'est ce qui a valu à la Turquie les sympathies de l'Europe civilisée: cette sympathie n'est que l'expression de l'intérêt que l'Europe se porte à elle-même. Le système des monopoles qu'avait adopté Mehemed-Ali pacha en Egypte, fesait tous les intérêts et finit par coaliser tous les gouvernemens contre lui. On sait que le *laissez faire, laissez passer*, cette nouvelle conquête de la science économique, est un principe aussi ancien que l'Empire en Turquie. La question des voies de communication est plus politique en Turquie que partout ailleurs, et la force de cet Empire augmentera avec le perfectionnement et le bon état des grandes artères du monde qu'il possède. L'importance du commerce de l'Europe avec l'Asie s'accroît dans une progression prodigieuse: dans les dernières années seulement, il s'est accru de 400 millions de francs, et la ou la balance du commerce était de 150 millions en faveur de l'Orient, elle est aujourd'hui de 250 millions en faveur de l'Europe. La Chine mise en relation avec l'Occident, donnera une nouvelle importance au commerce, et on a déjà parlé d'une manière sérieuse d'un chemin de fer qui conduirait à Moulmein.

On comprend par toutes ces considérations que

FEUILLETON.

THÉATRE ITALIEN-NAUM.

I DUE FOSCARI.

OPÉRA EN TROIS ACTES,

DE MAESTRO VERDI.

Est-il bien nécessaire de faire le compte-rendu de cette partition reprise sur notre scène? Voilà ce que nous nous sommes longuement demandé avant de nous décider à prendre notre plume dans l'encre. La raison désirait non, l'habileté disait oui. La raison alléguait ces deux motifs fort plausibles, du reste. Premier motif: ce n'est pas qui déroule son azur sur le panorama de Constantinople, cette mer si unie qui vient caresser le pied de ses palais sont bien plus beaux à voir que les cieux en toile peinte et les mers en carton barbouillé de notre théâtre; ces chants printaniers dont s'emplissent les airs valent bien les notes mélangées et incohérentes de notre scène; le spectacle de la nature jetant sa dépouille d'hiver et prenant sa fraîcheur et son vêtement de printems a bien plus d'attrait que ces spectacles, où tout est de singe de la vraie indigènes, jusqu'à la pâleur qui s'étend sur les traits du crime méprisé, rougeur et pâleur achetées dans une boutique de parfumerie; enfin, pour faire supporter le théâtre, lorsque Pâques a donné le signal de la fermeture, il faudrait autre chose que la musique de Verdi, *qu'I due Foscari*, et l'attente du *Barbier de Séville* nous fait seule prendre patience. Le second motif c'est que, quand la critique n'a qu'à critiquer, le mieux à faire pour elle c'est de se taire. L'habitude pour faire, pour nous, souffle à l'oreille que jamais partition n'apparut, sans que nous ne nous permissions à son sujet quelques réflexions plus ou moins bienveillantes, mais toujours sincères, puis, se faire devant la crainte de froisser quelques susceptibilités serait une faiblesse coupable et, enfin, nous n'avons pas le droit, en nous tassant par égard pour les autres artistes, de faire tort à M. Corsi des éloges qui lui reviennent pour sa part.

Tout bien débattu, malgré le beau temps qui vous appelle à la campagne, malgré le beau temps qui vous appelle à la campagne, malgré les tambourin, de la musette et du pibolet arrêtés, qui rassemblent au Grand-Champ les danses pascales, vous subirez ce compte-rendu.

Quelques lignes suffiront pour vous rafraîchir la mémoire au sujet du libretto des *Due Foscari*.

Francois Foscari, doge de Venise, avait eu pour compétiteur un Loredano qui lui jona tant de mauvais tours que, ce Loredano et son frère Marc moururent au beau jour empoisonnés. Le fils du premier, Jacopo, inscrivit ces deux morts sur son livre de comptes et les passa au débit de Foscari. En conséquence, il fut exilé à plusieurs reprises le fils du doge, tant et si long-temps que le jeune Foscari mourut sans l'exil. Cela fait, Loredano fit déposer le vieux Foscari qui mourut à son tour au moment où les cloches annonçaient à toutes volées la nomination de son successeur, et il écrivit à la marge du compte Foscari: *payé*.

Nous dirons peu de chose de la musique de Verdi, le compositeur à la mode; nous venons d'entendre *Mosè* et le *Lombardi* est trop violent. Entre Rossini et Verdi il y a la différence du génie qui crée et du médiocre qui cherche à gagner. Verdi est à la musique ce qu'Alexandre Dumas est à la littérature: littérature facile, et de genre qui ne fouille pas à faire, musique facile dans le même sens; littérature à tant la ligne, musique à tant la note. Du reste, l'analogie peut se poursuivre assez entre ces deux talents d'un égal renom: même imagination, même facilité, même abus des dons naturels que tant d'autres mettent tant de peine à acquérir. Avec quelques idées rondes de diverses manières, tournées, retournées, employées à tout usage, Verdi compose des opéras qui arrivent à plaire, sans qu'on puisse néanmoins y rencontrer les qualités solides du vrai talent, du talent consciencieux qui respecte l'art; de même, l'écrivain français, avec un fond aussi restreint d'idées, mais enlevé et brodé de toutes les fleurs de l'esprit, arrive à composer d'interminables romans qui ne peuvent lasser la patience et qui plaisent. Pourquoi? Peut-être parce qu'ils pechent contre toute vraisemblance, toute règle du goût, et que l'esprit des lecteurs aime parfois ces petites débauches qui lui changent sa nourriture habituelle. Eh maintenant, poursuivons toujours la comparaison, comme il est vrai que dans les romans d'Alexandre Dumas on trouve de belles pages, bien senties, bien pensées et parfois bien écrites, de même, dans les partitions de Verdi, on rencontre des morceaux frappés au bon coin, d'une belle inspiration et bien traités. Dans les *Deux Foscari*, par exemple, le duo du second acte et, surtout, la belle scène finale révèlent un talent qui aurait pu être mieux dirigé.

Tant-il donc s'étonner, après cela, que des artistes à peine formés ne puissent rendre dans des partitions qui exigent, dans leur exécution, pour passer, pour être goûtées, des talens mûrs, un tact éprouvé. Donnez leur du Rossini à ces jeunes artistes dont l'inexpérience ne s'est pas encore prise corps à corps avec les grandes difficultés de l'art, ils en auront qu'à chanter juste, le compositeur se chargé pour eux de trouver l'expression qui leur manque, de faire pleurer la note, de la faire tonner; tout est indiqué, ils n'ont qu'à réciter la leçon faite par le maître; l'artiste s'efface, le musicien reste. Il est bien entendu que nous ne parlons pas de ces talents hors ligne comme Nourrit, comme Duprez, comme la Malibran, la Persiani, qui prêtent leur âme à la musique qu'ils interprètent, et qui complètent l'œuvre du compositeur avec tous les trésors de leur talent: admirable accord du génie créateur et du génie révélateur. Mais comment vant-on qu'un artiste, à peine initié aux mystères de l'art, puisse trouver les moyens nécessaires pour adoucir ces dissonances musicales qui crispent les nerfs, pour atténuer ces effets malencontreux d'instrumentation qui assourdissent le tympan, puisse, en un mot, racheter le fond par la forme, dégager de ce chaos de notes, celle qui doit nous émouvoir, mettre au jour la diamant brut enfoui dans un tas de pierres, le dégrosser, faire ressortir le bon et laisser dans l'ombre le mauvais. Pour résumer enfin cette thèse, et ceci n'est point un paradoxe, il faut à une musique médiocre de bien meilleurs exécutans qu'à une musique dont nul ne conteste la supériorité. Rossini peut se passer d'artistes, il reste toujours Rossini; bien aux œuvres de Verdi une exécution satisfaisante, que lui restera-t-il? *Radis indigestes, mêlés*, ou nous fouillerons long-temps avant de rencontrer le morceau de choix, *rara avis*.

Mlle Lotti, et ceci est son excuse, était chargée d'un rôle assez important dans cette partition, le seul rôle de femme qui s'y trouve, du reste, et Mlle Lotti, nous le lui avons déjà dit, est une actrice novice qui possède une belle voix, bien sonore, bien timbrée, mais qui a besoin de travailler beaucoup et long-temps encore. Nous n'avons pas l'habitude d'établir de comparaison entre les artistes que nous avons et ceux que nous n'avons plus; cependant nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer que Mme Vimoti, l'année dernière, tout en donnant prise à la critique, avait mieux compris ce rôle et le chantait et le jouait d'une façon plus digne. Nous nous bornerons donc à conseiller à Mlle Lotti de consacrer, au sortir de cette saison théâtrale, quelques mois encore à une étude sérieuse, avant de contracter un nouvel engagement, il y a de l'avenir en elle, elle est jeune, le travail ne doit pas l'épouvanter; qu'elle travaille et nous applaudirons de loin aux succès qui lui sont réservés un jour.

Nous ne pouvons qu'adresser les mêmes observations à M. Prudenza; comme Mlle Lotti, il est jeune et doit et peut travailler. Il chante bien la cavatine: *Brezza del mar notio*, mais, excepté ce morceau, il reste froid dans le reste de la pièce, d'une froideur qui gèle les notes au passage. Nous regrettons de faire aux uns adieux à ces deux artistes qui se sont acquis les sympathies du public; mais, on le voit, nous ne pouvons pas en conscience, nous ne pouvons pas des efforts et du travail pour nous, puisqu'ils vont nous quitter, et qui nous guide, c'est leur intérêt seul. Qu'ils s'examinent eux-mêmes, qu'ils consultent leurs forces, et ils verront que nous ne disons rien que de juste et, en jour, ils nous remercieront de le leur avoir dit. L'expression, l'âme et ces mille ressources du métier qui complètent un rôle, leur manquent encore; s'ils le veulent, ils acquerront ces qualités indispensables; de plus, leur voix est dénuée de souplesse et d'agilité, ils l'assoupliront par l'étude; leurs gestes sont faux, guindés, ils arriveront à bien comprendre le caractère de leurs rôles et le naturel, *le naturel* que donne plutôt l'art que la nature, se leur fera pas défaut.

Nous avons été sévère, parce que nous voulons être juste; changeons de ton par un même esprit de justice. Il est difficile de mieux chanter le rôle de vieux doge que M. Corsi. D'un bout à l'autre de la partition, il est dans le vrai, dans la bonne manière. Sa voix, surtout dans le morceau final, trouve des notes qui attendrissent jusqu'aux larmes, et qui hâlent chanter. Quel peril il sait tirer d'un timbre un peu fatigué! Nous l'avouons franchement, de tout ce qu'a été chanté et joué pendant le cours de cette saison théâtrale, et, si nous voulions, nous pourrions peut-être joindre à celle-ci des deux précédentes, nous n'avons rien entendu qui nous ait fait plus de plaisir, et ce plaisir nous le devons à M. Corsi. Merci à lui. Peut-être trouvera-t-on que le vieux doge Foscari, vieux, très vieux, trop cassé, mais, une fois cette manière de le représenter admise, on doit reconnaître que M. Corsi lui donne un beau caractère, bien dessiné, bien naturel.

Les costumes n'ont pas varié, les décorations n'ont pas changé; la cloche qui sonne la nomination du successeur de Foscari et la mort du vieux doge, est toujours le chaudron qui servait, l'année dernière, au même emploi; les chœurs ne vont guère mieux qu'il y a un an. L'orchestre fabliit quelquefois, mais quelle différence, néanmoins, avec celui des saisons passées! Comme on sent maintenant l'habile archet qui le dirige!

Reposons-nous un peu de ces *Deux Foscari* et, avant de finir, prenons le miel après l'absinthe, rappelons-nous cet admirable *Mosè* que M. Mariani a eu le bon esprit, pour son bénéfice, d'intercaler entre les deux représentations de l'opéra de Verdi, et, en compagnie du chœur et du morceau si grand orchestre de *Fausta* et de la polaca finale de *Linda* composée par le bénéficiaire. La salle était brillamment garnie, et M. Mariani n'a pas eu à se plaindre du public; il est vrai que le public n'a jamais eu non plus à se plaindre de M. Mariani; il a toujours eu pour eux échange de bons procédés, et M. Mariani n'y aura eu pas en honneurs, en sonnes le public lui sienne en applaudissements. Qui pourrait donc songer à se plaindre?

Deux mots encore: nous vous devons une nouvelle, qui mérite confirmation et que nous vous donnons sans en garantir l'authenticité (style d'entrefilet).

Il est question, dit-on, (bienheureux *dilettanti*), d'organiser une société, dans le genre de celle de l'Académie nationale de musique de Paris, ayant pour but de propager en Orient la musique dramatique. On demanderait au gouvernement la permission d'établir un théâtre à Constantinople même, afin d'y représenter, des cet hiver, traduits en turc, les meilleurs opéras des maîtres célèbres, que nous applaudissons ou n'applaudissons pas tous les soirs au théâtre italien.

G. Noccia fils.